

Sous la direction de  
Paul Dirx et Pascal Mougin

Claude Simon : situations

# Claude Simon : situations

Sous la direction de Paul Dirx et Pascal Mougin

ENS ÉDITIONS

ENS ÉDITIONS

COLLECTION SIGNES

dirigée par Éric Dayre

SIGNES

# Claude Simon : situations

Sous la direction de  
Paul DIRKX et Pascal MOUGIN

Avec les contributions de  
Marie-Odile ANDRÉ, Michel BERTRAND,  
Paul DIRKX, Katerine GOSSELIN,  
Yona HANHART-MARMOR,  
Jean-Yves LAURICHESSE,  
Pascal MOUGIN, Nathalie PIÉGAY-GROS,  
Patrick REBOLLAR, Michèle TOURET,  
Cécile YAPAUDJIAN-LABAT

ENS ÉDITIONS

2011

*Éléments de catalogage avant publication*

Claude Simon : situations / sous la direction de Paul Dirx et Pascal Mougin ; avec les contributions de Marie-Odile André, Michel Bertrand, Paul Dirx, ... [et al.]. – Lyon : ENS Éditions, 2011. – 1 vol. (208 p.) : couv. ill. ; 22 cm. (Signes, ISSN 1255-1015)

Index

ISBN 978-2-84788-302-2 (br.) : 23 EUR

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon. Les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective sont interdites.

Illustration de couverture : Annie Barrat, *Vertigo*, 2000, 162 × 130 cm (détail).

© ENS ÉDITIONS, 2011  
École normale supérieure de Lyon  
15 Parvis René Descartes  
BP 7000  
69342 Lyon cedex 07

ISBN 978-2-84788-302-2

## *Les auteurs*

Marie-Odile ANDRÉ	maître de conférences en littérature française, Université Paris Ouest Nanterre La Défense.
Michel BERTRAND	maître de conférences en littérature française du xx <sup>e</sup> siècle, Université de Provence.
Paul DIRKX	maître de conférences en langue et littérature françaises, Université Nancy 2.
Katerine GOSSELIN	stagiaire post-doctorale en littérature contemporaine, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis (équipe de recherche Littérature et histoires).
Yona HANHART-MARMOR	prépare actuellement une thèse de doctorat sur les usages de l' <i>ekphrasis</i> chez Claude Simon, dans le cadre d'une cotutelle entre les Universités Sorbonne Nouvelle Paris 3 et Tel Aviv.
Jean-Yves LAURICHESSE	professeur en littérature française contemporaine, Université Toulouse Le Mirail.
Pascal MOUGIN	maître de conférences en littérature française contemporaine, Université Sorbonne Nouvelle Paris 3.
Nathalie PIÉGAY-GROS	professeur en littérature française contemporaine, Université Paris Diderot - Paris 7.
Patrick REBOLLAR	professeur au département de français de la faculté des langues, Université Nanzan (Nagoya).
Michèle TOURET	professeur émérite en littérature française contemporaine, Université Rennes 2.
Cécile YAPAUDJIAN-LABAT	professeur agrégée de lettres modernes, Université d'Orléans (IUFM).

Ce livre a pour origine un colloque sur Claude Simon qui s'est tenu les 14 et 15 mai 2008 à l'Université Sorbonne Nouvelle Paris 3 sous la direction de Paul Dirx et Pascal Mougin, dans le cadre des travaux du Centre d'études du roman des années cinquante au contemporain (CERACC, rattaché à l'équipe d'accueil « Écritures de la Modernité », Université Sorbonne Nouvelle Paris 3/CNRS).

Paul Dirx et Pascal Mougin remercient le Centre d'études du roman des années cinquante au contemporain et son directeur Marc Dambre pour la contribution apportée à la publication de ce livre.



## Introduction

[...] (non que cela se fasse tout seul, est-il besoin de le préciser?) [...] Claude Simon<sup>1</sup>

Le colloque international « Claude Simon à la lumière de l'histoire littéraire, de l'histoire culturelle et de la sociologie de la littérature », qui s'est tenu en Sorbonne les 14 et 15 mai 2008, avait pour but de contribuer à enrichir les travaux sur Claude Simon, devenu aujourd'hui l'un des écrivains français les plus étudiés et les plus commentés. Il s'agissait plus précisément de renforcer les recherches relatives aux dimensions historiques, culturelles et sociales de son œuvre en comblant certaines lacunes.

En France plus qu'ailleurs, la recherche consacrée aux lettres françaises modernes demeure en grande partie attachée au principe d'organisation de la littérature par corpus d'écrivain, et de préférence par corpus de « grand écrivain ». La recherche, souvent appelée « critique universitaire » ou « savante », y est globalement perçue comme destinée à jouer un rôle de consécrateur ou de passeur, ayant pour tâche – davantage ressentie comme anhistorique que reconnue comme étant d'origine historique – d'aider la postérité à distinguer le bon grain de l'ivraie ou, du moins, à faire passer des noms d'écrivains (de qualité) à cette même postérité. Le phénomène s'est accentué avec l'arrivée de la « nouvelle thèse » de doctorat qui, par son format même, « pousse à la monographie, donc à la fétichisation de l'auteur, voire de l'œuvre aux dépens de l'école ou du mouvement »<sup>2</sup>. L'effet de légitimation inhérent au choix d'un « grand écrivain »

1. « Réponses de Claude Simon à quelques questions écrites de Ludovic Janvier », *Claude Simon*, Marcel Séguier éd., n° 31 de *Entretiens*, Rodez, Subervie, 2<sup>e</sup> trimestre 1972, p. 15-29, p. 29.
2. Jeanyves Guérin, « Champs saturés et jachères », *La Traversée des thèses. Bilan de la recherche*

tend à être recherché plus ou moins consciemment, le consacrant étant progressivement consacré à force de consécration, à l'intérieur de l'Université comme à l'extérieur. La recherche reste ainsi pour une bonne part tributaire de cette « bourse » des auteurs dont parlait Valéry<sup>3</sup>, bourse qu'elle concourt à alimenter et où certains noms ont la cote et d'autres moins, où les uns sont des valeurs montantes et les autres des valeurs périmées, etc.

Dire, comme il est notoire, que Claude Simon est un des auteurs les plus appréciés de la critique universitaire française prend alors un relief particulier. Selon le dernier *Annuaire* de la Société d'étude de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle, qui constitue un indicateur fiable de l'état des investigations dans ce domaine en 2007<sup>4</sup>, Claude Simon occupe le sixième rang des auteurs les plus choisis, avec 31 sociétaires qui le citent comme « auteur étudié », après Duras (47 sociétaires), Proust (42), Aragon (35), Camus (33) et Beckett (32). Ce classement est plus ou moins confirmé par les bibliographies courantes. Il l'est également par un bilan portant sur 3 000 thèses françaises en littérature de langue française du XX<sup>e</sup> siècle, inscrites entre 1990 et 2000. Avec vingt thèses, Simon est le neuvième auteur en termes de fréquence de choix comme sujet de thèse, à égalité avec Michaux et précédé de Proust (44 thèses), Duras (29 thèses), Giono (27), Aragon (26), Sartre et Camus (24), Beckett (23), Le Clézio et Gracq (22) et, enfin Gide (21)<sup>5</sup>. Et cet intérêt ne s'est pas démenti depuis : sur la période 2000-2009, on a vu Simon dépasser tous ses « concurrents » pour venir talonner, avec 27 thèses, l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* (31 thèses)<sup>6</sup>. Ces quelques données sur la recherche doctorale et sur la recherche tout court attestent un capital « critique » exceptionnel et qui ne fait visiblement qu'augmenter.

Le profil apparent de l'écrivain et de son œuvre est d'autant mieux ajusté à la critique universitaire qu'il conforte celle-ci dans quelques-unes de ses orientations majeures. Pour commencer, le nom de Claude Simon évoque un corpus très largement romanesque, ce qui le rend d'emblée attrayant à une époque où le roman ne cesse d'affermir sa position de genre

---

*doctorale en littérature française du xx<sup>e</sup> siècle*, Didier Alexandre, Michel Collot, Jeanyves Guérin et Michel Murat éd., Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 13-24, p. 14.

3. Paul Valéry, « La liberté de l'esprit », *Œuvres II*, Jean Hytier éd., Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1960, p. 1077-1099.
4. Société d'étude de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle, *Annuaire des vingtiémistes. Troisième édition*, 2008, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.
5. Lotfi Nia, « Les thèses soutenues de 1990 à 1999 : coup d'œil statistique », *La Traversée des thèses*, op. cit., p. 209-216, p. 210-211.
6. Voir [www.sudoc.abes.fr].



## Introduction

dominant, sur le terrain littéraire comme dans les facultés de lettres. Au classement des romanciers les plus fréquemment étudiés depuis les années quatre-vingt-dix, Simon figure parmi les tout premiers<sup>7</sup>. Ce qui vaut pour l'ensemble de la littérature vaut donc aussi pour le roman. Autre affinité élective, le fait que les recherches (françaises comme étrangères) privilégient depuis une vingtaine d'années des corpus propices aux questionnements sur le brouillage narratif et fictionnel, l'hybridation générique, etc. – que l'on songe, pour ce qui est de Simon, aux dispositifs d'écriture mis en place à partir d'*Histoire*<sup>8</sup>. S'il est vrai que, au sein de la critique simonienne, les années quatre-vingt-dix ont ouvert la voie à des études qui, sous le signe de la mémoire, sont axées sur le temps, la focalisation et la représentation<sup>9</sup>, la perspective demeure largement intratextuelle et orientée par les vecteurs poétique et narratologique. Cette primauté est encore accentuée par une présence discrète de l'approche thématique, qui a pourtant connu un vif regain d'intérêt dans ces mêmes années. En tout état de cause, et si l'on nous permet de filer la métaphore boursière, on voit que Claude Simon est une valeur sûre offrant certaines spécificités qui demeurent intéressantes *sui generis*. Et peut-être cet engouement est-il toujours encouragé par ce « rapport symbiotique entretenu par [...] la pratique littéraire et la réflexion critique » qui, selon Ralph Sarkonak, caractérisait naguère les travaux simoniens<sup>10</sup>.

D'autres facteurs, moins structurels et plus ponctuels, contribuent à fixer l'image de l'écrivain en général tout en amplifiant son aura critique en particulier. C'est le cas du traitement de faveur qu'une partie de la critique universitaire française a accordé au Nouveau Roman depuis le début des années soixante-dix, à commencer par les unités de recherche plus ou moins en phase avec les principes esthétiques de ce mouvement<sup>11</sup>. Que, depuis plusieurs années, les spécialistes aient été toujours plus nombreux à voir dans le Nouveau Roman au moins autant, sinon plus le fruit d'une

7. En ce qui concerne les études doctorales, il occupe même, depuis 2000, la deuxième position, derrière Proust (*ibid.*).
8. Pour des références, on peut se reporter aux bibliographies courantes ou au site « Labyrinthe » de Christine Genin [<http://labyrinthe.pagesperso-orange.fr/simonacc.html>].
9. Citons, parmi les premiers travaux marquants en France, *Claude Simon. Chemins de la mémoire*, Mireille Calle éd., Sainte-Foy/Grenoble, Le Griffon d'argile/Presses universitaires de Grenoble, 1993.
10. Ralph Sarkonak, « Claude Simon », *Claude Simon*, t. 1. *À la recherche du référent perdu*, Ralph Sarkonak éd., Paris, Minard Lettres modernes (La Revue des lettres modernes), 1994, p. I-V, p. III.
11. Dominique Viart, « Le roman contemporain », *La Traversée des thèses, op. cit.*, p. 88-97, p. 88.

opération éditoriale (ce qui ne signifie pas simplement commerciale) que l'expression d'une dynamique littéraire de fond n'enlève rien au fait qu'il s'est taillé une place importante dans le paysage littéraire. Ni au fait qu'il a longtemps dominé la hiérarchie des sujets de recherche légitimes ressortissant au second demi-siècle<sup>12</sup>. Certes, la critique simonienne n'a jamais rabattu « son » écrivain sur cette mouvance, laquelle en revanche n'en a pas moins constitué une circonstance favorable à sa constante progression dans les palmarès universitaires. On peut même noter, ces derniers temps, un certain rééquilibrage entre Simon, Sarraute et Robbe-Grillet, le premier se détachant du groupe dans lequel Robbe-Grillet et Lindon l'avaient introduit et où la *doxa* historico-littéraire continue d'inscrire une partie essentielle de son apport littéraire.

De plus, il conviendrait d'examiner de plus près l'impact de l'attribution du prix Nobel de Littérature en 1985 sur la fortune critique de l'écrivain<sup>13</sup>. Si une bonne partie de la presse littéraire française et anglo-saxonne semblait alors découvrir l'écrivain, l'Université n'avait pas attendu cette date pour s'intéresser à ses productions. Du reste, les bibliographies courantes, entre autres, attestent que le prix Nobel, moins perçu comme événement littéraire que comme péripétie extralittéraire, n'a pas sensiblement stimulé l'étude de l'œuvre. Mais la prestigieuse récompense a sans doute eu un retentissement par des voies moins directes, notamment à travers le véritable mode d'emploi de l'œuvre que constitue, en un sens, le *Discours de Stockholm*. Il faut enfin évoquer – mais la liste d'indicateurs de capital « critique » est loin d'être close – le surcroît de prestige offert par l'inscription de l'auteur au programme de l'agrégation en 1997-1998, en termes d'opportunités éditoriales, de quasi-homologation de certaines grilles de lecture dominantes, etc.

Précisons que de multiples facettes de l'œuvre ont émergé ou se sont vues éclairées d'une lumière nouvelle après les années soixante-dix, le formalisme structuraliste entrant alors dans une phase de déclin. Une contribution non négligeable fut apportée par la recherche anglo-saxonne qui, dès 1985, se montra soucieuse d'ouvrir de « nouvelles directions »<sup>14</sup>. Un

12. Voir Marc Dambre, « *Minores* et histoire du roman », *La Traversée des thèses*, op. cit., p. 80-87, p. 81.

13. Certains aspects de l'impact que cette récompense suprême a exercé sur l'écrivain lui-même sont abordés par Nathalie Heinich dans *L'Épreuve de la grandeur. Prix littéraires et reconnaissance*, Paris, La Découverte (Armillaire), 1999, en particulier p. 41-47.

14. Alastair B. Duncan éd., *Claude Simon. New Directions*, Édimbourg, Scottish Academic Press, 1985.

## Introduction

nombre croissant de travaux voyaient le jour qui visaient à explorer plus systématiquement les dimensions intertextuelles de l'œuvre ainsi que ses rapports avec le genre autobiographique<sup>15</sup>. Cette dernière interrogation fut redoublée à partir des années quatre-vingt-dix par le problème de la biographie parentale et familiale posé par les romans dits « généalogiques »<sup>16</sup>. D'autres études tendaient à diversifier les investigations en explorant les liens entre écriture et vision du monde ou, du moins, entre écriture et image, et ce, souvent en lien avec d'autres expressions artistiques<sup>17</sup>. On prêtait aussi une attention grandissante aux options poétiques de l'écrivain telles que celui-ci les présente dans ses textes et métatextes, et non plus seulement telles que la critique tente de les dégager de ses lectures.

En revanche, la vague des études de réception atteignit peu Claude Simon<sup>18</sup>. Signe emblématique d'un discours critique dont il est permis d'affirmer, en résumé, que la plupart des avancées récentes, nombreuses et incontestables, sont le fait de lectures internes. Certes attentives à la fécondation complexe du texte par des éléments exogènes, bien souvent liés à la mémoire du romancier, ces lectures ne s'y intéressent guère que dans les limites du texte et de ses logiques. Rares sont les études qui analysent les sources d'inspiration (mnésiques ou non) pour ce qu'elles sont<sup>19</sup>, avant de montrer leurs effets au sein même de la matière textuelle. On semble généralement postuler que la profonde transfiguration que l'écriture fait

15. Cette question a commencé à être traitée depuis les années quatre-vingts par des chercheurs tels que Mária Minich Brewer, Anthony Cheal Pugh ou encore Alastair B. Duncan.
16. Une des premières réflexions sur ce sujet fut menée dès 1985 par la chercheuse britannique Celia Britton (« Claude Simon's generation game: the family and the text », *Claude Simon. New Directions, op. cit.*, p. 19-29).
17. Voir, par exemple, Irene Albers, *Photographische Momente bei Claude Simon*, Wurzburg, Königshausen & Neumann (Epistemata), 2002 (traduction française : *Claude Simon, moments photographiques*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2007); Stéphane Bikialo et Catherine Rannoux éd., *Les Images chez Claude Simon. Des mots pour le voir*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (La Licorne), 2004.
18. Voir notamment les commentaires et références dans Dominique Viart, *Une mémoire inquiète. La Route des Flandres de Claude Simon*, Paris, PUF (Écrivains), 1997, notamment p. 10-12. Pour un aperçu des prises de position métalittéraires de l'écrivain sur le Nouveau Roman, on consultera Francine Dugast-Portes, « Claude Simon et le Nouveau Roman : positions et propositions au temps des querelles », *La Route des Flandres. Claude Simon*, Renée Ventresque éd., Paris, Ellipses (CAPES/Agrégation. Lettres), 1997, p. 12-26.
19. Ainsi Jean-Yves Laurichesse, étudiant l'espace olfactif dans les romans de Claude Simon, rapporte simultanément cet espace à certaines mutations extratextuelles relevant de fonds archétypaux universels, de l'imaginaire social collectif ou de la vie même de l'écrivain (*La Bataille des odeurs. L'espace olfactif des romans de Claude Simon*, Paris, L'Harmattan [Critiques littéraires], 1998, voir en particulier p. 61-107 et 171-183).

subir aux systèmes symboliques d'ordre culturel, historique, social, etc. justifie de regarder ceux-ci comme autant de matériaux bruts qui, de ce fait, s'excluent comme d'eux-mêmes de l'analyse. Si le référent, ce grand proscrit de la critique structuraliste (« ricardolienne », mais pas seulement), a désormais à nouveau droit de cité, c'est en tant qu'élément actif interne à un texte d'autant plus autonomisé qu'il est considéré comme produisant sa propre réalité<sup>20</sup>. En somme, le référent demeure perçu comme ayant une existence double ou, plus précisément, dédoublée : soit extratextuelle, soit intratextuelle.

L'ensemble des approches et évolutions qui viennent d'être esquissées se renforcent mutuellement pour finalement réduire sensiblement l'intérêt porté aux dimensions historiques<sup>21</sup>, culturelles, sociales, etc. du texte. Ces dimensions sont à envisager dans leurs origines et pas seulement dans leurs effets, et dans leur globalité et leur systématisme – celle-ci fût-elle obscure, invisible, énigmatique<sup>22</sup>. Certes, il convient de répéter qu'un certain nombre d'études ont été menées dans le passé. La parution, surtout depuis le décès du romancier en 2005, d'un nombre grandissant de travaux de documentation et d'historicisation de l'œuvre augure sans doute d'une évolution nouvelle<sup>23</sup>. Néanmoins, il s'agit ici de concourir tant soit peu à mettre au jour les rôles inséparablement intratextuels et extratextuels que joue le référent dans un texte dont il n'est pas une sorte d'addi-

20. Voir, entre autres, *Claude Simon*, 1. *À la recherche du référent perdu*, op. cit. Comparer avec Jean-Yves Laurichesse, *La Bataille des odeurs*, op. cit., p. 114 : « [Il faut] tenir le référent enfin pour ce qu'il est, à savoir un élément extra-textuel que l'écriture ne saurait en aucun cas reproduire, mais à partir duquel elle travaille » (l'auteur souligne).

21. Ce en quoi les études simoniennes ne se démarquent pas de l'ensemble des études littéraires en France depuis au moins deux décennies (voir M. Dambre, « *Minores* et histoire du roman », art. cité, p. 81).

22. Sur le caractère énigmatique de l'écriture simonienne dans ses rapports avec l'inquiétude qui habite l'écrivain, voir D. Viart, *Une mémoire inquiète*, op. cit.

23. On pense à l'édition en Pléiade sous la direction d'Alastair B. Duncan (Claude Simon, *Œuvres*, Alastair B. Duncan éd., avec la collaboration de Jean H. Duffy, Paris, Gallimard, 2006 [désormais *Œ*]). Sur les rapports entre Simon et Sartre, on lira Alastair B. Duncan, « Simon and Sartre », *Claude Simon Number*, vol. 5, n° 1 de *The Review of Contemporary Fiction*, printemps 1985, p. 90-95, ainsi que le dossier « Simon et Sartre » dans la troisième livraison (2007) des *Cahiers Claude Simon* (contributions de Jean-François Louette, Didier Alexandre et Dominique Viart). Les rapports entre Simon, l'existentialisme et le Nouveau Roman avaient déjà été explorés par Till R. Kuhnle dans *Chronos und Thanatos : zum Existentialismus des „nouveau romancier“ Claude Simon*, Tübingen, Niemeyer (Mimesis), 1995. Voir aussi certaines pages de Nelly Wolf, *Une littérature sans histoire. Essai sur le Nouveau Roman*, Genève, Droz (Histoire des idées et critique littéraire), 1995, et de Francine Dugast-Portes, *Le Nouveau Roman. Une césure dans l'histoire du récit*, Paris, Nathan (Nathan Université), 2001.

tif, mais une partie intégrante et indispensable. Le texte n'existerait tout simplement pas sans lui. « Référent » gagnerait d'ailleurs à être remplacé ici par « configuration de référents » : malgré l'écriture fragmentaire de Claude Simon, ces configurations n'en ont pas moins un caractère systématique (ce qui ne signifie pas systématique), et en dépit de l'aspect éclaté de cette même écriture, elles ne sont jamais totalement diluées dans le texte. Celui-ci ne les reproduit pas, mais les recrée jusqu'à les rendre méconnaissables, voire, apparemment, insignifiantes.

Le chantier des dimensions historiques, culturelles et sociales du texte, telles qu'elles viennent d'être précisées, est largement en friche. Les pistes de recherche relatives à la société et à la socialité surtout demeurent dans l'ombre, ce qui, là non plus, ne fait pas exception à une tendance plus générale<sup>24</sup>. Il est significatif que la première étude, toutes langues confondues, dont le titre comporte le mot « social » ou « société » ne date que de 2004<sup>25</sup>. Sans parler de l'examen des aspects politiques d'une écriture qui, aussi sous l'effet d'une interprétation souvent formaliste du métadiscours de son auteur, est fréquemment regardée comme apolitique ou en tout cas « purement » littéraire. La rareté des travaux qui sont consacrés à la charge politique de l'écriture simonienne confirme ainsi une tendance plus large de la recherche française qui se défie du politique autant qu'elle incline à favoriser la perspective autoréférentielle<sup>26</sup>.

La propension de la critique à scinder écriture (« texte ») et matière sociohistorique (« contexte ») est d'autant plus répandue que l'écrivain lui-même a parfois semblé cautionner une telle dissociation, en soulignant par

24. Comme en témoignent les bibliographies courantes, les répertoires de thèses ainsi que le site « Labyrinthe », déjà mentionné. Signalons qu'une des rares publications à esquisser les liens entre l'écrivain et l'ensemble de l'univers littéraire est signée d'un spécialiste américain (Claud DuVerlie, « Naissance de Claude Simon : consécration et légitimation d'une œuvre littéraire », *L'Esprit créateur*, vol. 27, n° 4, hiver 1987, p. 61-71). Voir aussi les travaux déjà cités de l'Allemand Till R. Kuhnle.
25. Vincent Joos, « La critique sociale dans *Le Tramway* de Claude Simon », *Roman 20-50*, n° 37, juin 2004, p. 125-136. Cet article sociocritique présuppose (à juste titre) que l'écriture simonienne tente non « pas d'objectiver un réel quelconque, mais d'articuler une matière mémorielle dans un cadre fictionnel défini » (p. 126). Les relations sociales et historiques qui caractérisent les différents univers diégétiques du *Tramway* suggèrent une « critique sociale » sans critique, ni explicite, ni implicite. Leur étude intratextuelle s'abstient toutefois de prendre en compte les liens d'homologie avec les divers types de société auxquels a appartenu l'écrivain Claude Simon.
26. Voir J. Guérin, « Champs saturés et jachères », art. cité, p. 20. La recherche internationale, surtout américaine, qui porte à fragmenter le politique au travers d'une série de catégories hypostasiées (genre, culture, etc.), ne s'est guère montrée susceptible d'inverser la tendance.

exemple, à propos du *Vent*, « l'opposition, l'incompatibilité même, qu'il y a entre la discontinuité du monde perçu et la continuité de l'écriture »<sup>27</sup>. Mais ce constat d'incompatibilité ne constitue pas pour autant un plaidoyer en faveur d'une exclusion du « monde perçu ». Simon a répété, citant le formaliste russe Victor Chklovski (qui parlait de l'image poétique), que le fait littéraire est à ses yeux « le transfert d'un objet de sa perception habituelle dans la sphère d'une nouvelle perception »<sup>28</sup>. De son point de vue d'écrivain, l'enjeu majeur de l'écriture consiste à réussir avec des moyens littéraires ce « transfert » d'une perception familière à une perception nouvelle. Si chacun de ses romans, quelle qu'en soit la complexité formelle, est marqué par un degré de « réalisme » extrême<sup>29</sup> (à l'inverse, imagine-t-on une seconde un roman de science-fiction écrit de sa main ?) et produit autant d'effets de « réel » saisissants, c'est parce qu'il procède d'une poétique toujours plus scrupuleusement vouée à transmuier en langage littéraire, contre l'inertie doxique de la langue et malgré le fait qu'il « n'y a pas d'art réaliste »<sup>30</sup>, certains fragments de réalité sociohistorique que l'écrivain a plus ou moins enregistrés en certains lieux et à certains moments de son existence, qu'il sait inexorablement inscrite dans cette même réalité.

En conséquence, une approche de la littérature mettant en cause l'évidence de l'opposition « texte »/« contexte » se doit d'intégrer dans sa démarche le « transfert » dont parle Simon et qui apparaît comme un facteur essentiel de l'alchimie scripturale. Car ce transfert repose sur une configuration éminemment sociohistorique : s'il y a « perception », cela suppose qu'il y a des choses et des êtres perçus, ainsi que des êtres qui les perçoivent selon certaines conditions de perception. De sorte que la prise en compte de ce véritable tiers-exclu de l'opposition « texte »/« contexte » qu'est le « transfert » impose d'abord de reconstruire les deux espaces de structures plus ou moins transparentes qui rendent possibles, l'un, la perception dans le monde « réel » et, l'autre, la perception dans le monde « fictionnel ». Après quoi pourra être analysé le degré de congruence entre ces deux espaces, ce que Lucien Goldmann appelait leur degré d'« homologie structurale ».

Mais le concept d'homologie ne permet pas de répondre de manière

27. « Réponses de Claude Simon à quelques questions écrites de Ludovic Janvier », art. cité, p. 18.

28. Notamment dans son *Discours de Stockholm* (CE, p. 900).

29. Voir Claude Simon qui, en 1960, se disait « un réaliste total » (Claude Simon/Hubert Juin, « Les secrets d'un romancier. Claude Simon s'explique », *Les Lettres françaises*, 6 décembre 1960, p. 5).

30. Claude Simon/Madeleine Chapsal, « Claude Simon : "Il n'y a pas d'art réaliste" », *La Quinzaine littéraire*, n° 41, 15 décembre 1967, p. 4-5.

## Introduction

satisfaisante à la question de savoir ce qui fonde cette homologie et qui donc conditionne le passage d'une « sphère de perception » à l'autre. Sur ce point, une des hypothèses centrales de la théorie des champs peut s'avérer utile. Elle avance que les structures des objets perçus par l'être percevant finissent par s'inscrire au plus profond de ce dernier, sous la forme d'un *habitus* aussi impensé qu'agissant et qui, à ce titre, tend à orienter les nouvelles perceptions et actions selon les structures ainsi intériorisées. Si l'on ajoute à cela le fait que l'être percevant est en l'occurrence un écrivain, il y a lieu d'envisager, entre ce dernier et le monde, un *habitus* spécifique au monde des écrivains, agents en partie ajustés à l'organisation de ce monde et reliés entre eux par une configuration jamais pensée comme telle d'enjeux esthétiques et éthiques proprement littéraires. Ces écrivains, y compris ceux qui font preuve de la plus grande lucidité et réflexivité sur le chapitre de l'histoire, de la société et de la culture, tel Claude Simon<sup>31</sup>, ne sont guère enclins à prêter grande attention à ce champ *littéraire* qui, par sa transparence et aussi son apparente parenté avec ces choses un peu futiles que sont le « milieu » ou l'« institution » littéraires, passe peu ou prou inaperçu<sup>32</sup>.

Cette indifférence est pour beaucoup dans la réticence, tout aussi paradoxale, de la plus grande partie des études littéraires, notamment simoniennes, à envisager la littérature comme produit d'un univers de producteurs qui y sont comme magiquement accordés. Elle est une des « raisons » principales qui ont empêché jusqu'à présent de porter un regard sociohistorique sur une œuvre dont l'auteur a lui-même souligné régulièrement la densité sociohistorique. Le présent livre entend ainsi s'inscrire dans une dynamique de recherches consacrées au « transfert » de Chklovski ou, pour citer les mots plus exacts car moins unilatéralement sémiologiques de Simon, à ce qui a « dicté » ses « différents choix » d'écriture, à savoir

31. Citons par exemple ces propos : « Notre vision, même si nous cherchons à nous en dégager le plus possible, est influencée par tout ce que nous avons vu et lu ; nous sommes à la fois formés par le monde des textes et par le monde lui-même ; nous percevons d'une façon à la fois directe et médiatisée » (« Entretien de Claude Simon avec Jo Van Apeldoorn et Charles Grivel, 17 avril 1979 », *Écriture de la religion, écriture du roman*, Charles Grivel éd., Groningue/Lille, Centre culturel français de Groningue / Presses universitaires de Lille, 1979, p. 87-107, p. 106). Dominique Viart a montré le caractère éminemment réflexif du *Jardin des Plantes* dans « Portrait de l'artiste en écrivain. *Le Jardin des Plantes* de Claude Simon », *Le Jardin des Plantes de Claude Simon*, Jean-Yves Laurichesse éd., Perpignan, Presses universitaires de Perpignan (Cahiers de l'Université de Perpignan, n° 30), 2000, p. 9-24.
32. Voir aussi Jean H. Duffy, « Art as defamiliarisation in the theory and practice of Claude Simon », *Romance Studies*, vol. 2, été 1983, p. 108-123, p. 122.

« des impératifs qui, si je les discerne moi-même malaisément, découlent de la vie que j'ai menée, de la société et du milieu dans lesquels j'ai vécu, des événements historiques auxquels j'ai été mêlé, de même que de ma libido, mon éducation, etc. »<sup>33</sup>. Et aussi, précisera-t-on maintenant en en soulignant l'absence paradoxale, certains « impératifs » qui découlent de son « éducation » *littéraire* en lien avec la « société » *littéraire*.

Les études réunies dans ce volume seront articulées autour de quatre questions : celle de la genèse de l'écrivain et de son entrée en littérature, abordée dans une première partie intitulée « Les ambitions accessibles » ; celle des « Positionnements » de l'écrivain au sein du champ littéraire et en rapport avec d'autres champs ; en troisième lieu, « La question sociale et politique » ; enfin, quatrième, la question de « L'écrivain dans son œuvre ». La première partie s'ouvre sur une étude de Jean-Yves Laurichesse qui, nuanciant l'opposition structurante Paris/province, fait apparaître l'importance sous-estimée du second terme dans la trajectoire et dans les romans de l'écrivain. Le rejet par ce dernier de ses propres origines bourgeoises provinciales n'a pas empêché celles-ci de faire écho dans ses romans, notamment à travers toute une série d'allusions ou de renvois à la vie artistique roussillonnaise avant la seconde guerre mondiale, période de formation de l'artiste Claude Simon. Ensuite, Pascal Mougin analyse l'impact sur le romancier des logiques opposées qui sous-tendent une trajectoire sociale grevée et à la fois dynamisée par la mésalliance parentale. Son analyse de cet habitus clivé, tiraillé entre un ascétisme de trajectoire et un ascétisme de position, permet de rendre compte des nombreuses ambivalences qui entourent de toutes parts les pratiques de l'écrivain, tout en donnant à voir l'ampleur des effets de cette tension sur la phrase simonienne. Pour clore cette première partie, Marie-Odile André reprend le dossier des premiers *opus* reniés par leur auteur, et plus précisément de son premier roman, *Le Tricheur*. Passant outre le métadiscours auctorial, sa lecture permet de dégager les indices d'un rapport complexe dans lequel sont intriqués plusieurs des enjeux sous-jacents à la trajectoire naissante de cet écrivain ambitieux, dont l'entrée en littérature trouve des correspondants formels et diégétiques dans le texte.

Les trois études suivantes interrogent les « Positionnements » de l'écrivain dans le champ intellectuel et littéraire. Katerine Gosselin reprend, sur des bases renouvelées, la question du roman « traditionnel » dans le dis-

33. « Réponses de Claude Simon à quelques questions écrites de Ludovic Janvier », art. cité, p. 24.



cours simonien. Elle montre à quel point cette catégorie est construite en fonction d'un double positionnement, d'une part lié à l'appartenance (problématique) de l'écrivain à la mouvance du Nouveau Roman, d'autre part à son statut général de romancier soucieux avant tout de s'inscrire dans une tradition authentiquement artistique. Michel Bertrand livre ensuite une analyse détaillée de la correspondance entre Claude Simon et Jean Dubuffet. Ces trente-huit lettres révèlent une profonde « correspondance » entre les deux amis sur à peu près tous les sujets abordés et, plus fondamentalement, sur le fait que tous ces sujets ont à être subordonnés au principe de la création artistique indépendante. Si l'étude conclut, modestement, que cette correspondance n'apprend finalement rien de neuf sur les modes opératoires privilégiés par chacun des deux artistes, elle permet en revanche d'identifier, comme l'écrit Michel Bertrand, « la seule consigne » de ce dialogue, à savoir « précisément le dialogue, le dialogue pour le dialogue, le dialogue pour le plaisir de dialoguer » – l'auteur ouvrant ainsi la perspective d'une analyse ultérieure des conditions de possibilité de ce « plaisir » essentiel à la *skholè* artistique et littéraire. Enfin, Cécile Yapaudjian-Labat élargit encore l'approche comparative en prenant pour objet d'étude la notion d'« humanisme », notion polysémique et piégée s'il en est, et en particulier dans les textes et métatextes de Claude Simon. Son analyse permet de voir à quel point les interrogations de l'écrivain à ce sujet et les réponses parfois ambiguës qu'il y apporte, en dehors comme au plus profond de son écriture, nécessitent une prise en compte de l'histoire culturelle telle qu'elle s'articule à certains enjeux littéraires inscrits dans sa trajectoire individuelle.

Dans une troisième partie concernant « La question sociale et politique », Patrick Rebollar laisse tout d'abord le lecteur accéder aux coulisses d'une analyse lexicométrique portant sur le vocabulaire (relatif au) politique dans le corpus romanesque, avant d'en tirer une série d'enseignements à propos de la teneur du discours politique du romancier. La démarche permet non seulement de retracer l'évolution de la sémantique politique simonienne, mais d'identifier celle-ci à « un *motif discursif*, comme on dit un “motif graphique” ». Ce qui n'est pas une manière de dire que l'œuvre traiterait le politique comme une donnée secondaire, mais plutôt une façon de constater que – ce qui n'est pas la même chose – son auteur tend à élever systématiquement le travail littéraire au-dessus du politique, à travers ce que Patrick Rebollar appelle alors une « politique d'écriture ». Nathalie Piégay-Gros rejoint en partie cette analyse, en s'attachant à la figure de la domestique, « poste d'observation privilégié pour

analyser le regard porté sur la société et sur l'histoire ». Sous la plume du romancier, la domestique et, au-delà, tout personnage de type ancillaire se trouvent déshistoricisés et désocialisés, comme s'ils ne devaient pas tant être « considérés pour leur position dans la société que pour leur résistance à ses lois et à ses évolutions ». Et cet auteur d'émettre l'hypothèse que, si Simon se montre peu conforme au *topos* littéraire de la bonne en vigueur depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, notamment à travers une certaine impassibilité devant les profondes inégalités sociales que ce personnage incarne, c'est parce qu'il lui permet de faire prévaloir contre les contingences socio-historiques une dimension archaïque et mythologique. Dans un dernier article, Michèle Touret se penche sur l'usage du document historique chez Simon. Son analyse, qui se concentre sur *Le Jardin des Plantes*, montre que le document ne vise pas à accélérer l'avènement de quelque vérité historique, mais que sa fonction doit être plutôt cherchée à réception, du côté du lecteur avec lequel il s'agit d'établir une collaboration d'ordre littéraire. Cet objet d'étude apparemment rébarbatif et « extratextuel » qu'est le document permet au contraire de mieux saisir la portée littéraire (le degré de « littérarité ») du texte simonien, dont le protocole de lecture contribue à mieux comprendre, pour citer Michèle Touret, que l'« écriture littéraire n'est pas le lieu de la vérité certifiée, ni de l'illusion totale, [mais qu']elle se situe dans un entre-deux ».

Une quatrième et dernière partie est consacrée à « L'écrivain dans son œuvre ». Yona Hanhart-Marmor a également choisi d'étudier *Le Jardin des Plantes*, livre qui non seulement couronne l'entreprise romanesque entamée depuis *L'Herbe*, mais en est comme le condensé esthétique. Mieux, cet *opus magnum* est un métadiscours en acte sur la poétique qui sous-tend cette entreprise et dont un des principaux traits est l'assomption du référent comme présence contextuelle dans un texte qui néanmoins la transfigure. On a envie de citer ici Yona Hanhart-Marmor : « L'écrivain entre donc dans son œuvre en s'inscrivant explicitement dans un certain contexte, et cette correspondance entre sa situation dans ce contexte (son exclusion, sa solitude) et son écriture (fragmentaire, difficile, solitaire) nous conduit à admettre qu'on ne peut pas séparer l'écrivain dans le monde de l'écrivain devant sa table de travail. » Dans un dernier texte, Paul Dirx tente d'intégrer dans l'analyse le corps écrivant de l'écrivain. En tant qu'interface socialisée (notamment « littérisée ») entre le « monde » (à commencer par le monde littéraire) et le « texte », le corps écrivant ne cesse de produire au fil des pages un ensemble de plus en plus cohérent de traces, à travers lesquelles il tend à s'exprimer avec un degré croissant

## Introduction

d'autonomie. Une des originalités peut-être méconnues de Claude Simon, surtout une fois passé l'empire du textualisme structuraliste, serait alors d'avoir su autoriser son corps d'écrivain à prendre toujours plus littéralement corps au travers même du processus d'écriture.

Arrivé au terme de ce livre consacré à un écrivain et ses textes pris dans leurs contextes historiques, sociaux, culturels *et littéraires*, le lecteur ressentira peut-être comme une hésitation quant à la pertinence du binôme « textes »/« contextes ». La plupart des contributions convergent en effet au moins sur deux points : d'une part, l'attachement intransigeant et inlassable de Claude Simon au principe d'une création libre et indépendante (autonome, pour utiliser un terme plus sociologique) et, d'autre part et corrélativement, son combat, avant tout à même l'écriture, en faveur d'une écriture librement inspirée du monde tel qu'il l'a intériorisé, en faveur donc d'une textualité qu'il serait vain d'isoler de sa « contextualité ». Car dans la fiction simonienne, le « contexte » n'entoure pas le « texte » entendu comme produit de l'écriture, mais il habite le plus profond du texte entendu comme écriture-production, comme travail de transmutation scripturale opéré par l'auteur sur le « magma »<sup>34</sup> de ses sensations plus ou moins chargées de souvenirs. Au point, ajouterions-nous encore à titre d'hypothèse finale, de rendre l'opposition « texte »/« contexte » peu appropriée, car empêchant au moins en partie de penser ce qui en réalité relève d'une dialectique qui n'a rien d'une opposition.

34. Mot utilisé à plusieurs reprises par Claude Simon. Voir aussi Didier Alexandre, *Le Magma et l'horizon. Essai sur La Route des Flandres de Claude Simon*, Paris, Klincksieck (Bibliothèque contemporaine), 1997.





## La mésalliance parentale

En 1988, Claude Simon rédigeait une notice (auto)biographique pour le dictionnaire de littérature de Jérôme Garcin. En voici les premières lignes :

Né le 10 octobre 1913 à Tananarive où se trouvent alors son père, officier de carrière, capitaine d'infanterie de marine, quatrième enfant d'un couple de paysans du Jura (hameau des Planches, près d'Arbois), et sa mère, appartenant à un milieu de gros propriétaires fonciers, résidant à Perpignan. Mariage considéré comme une mésalliance par la famille maternelle [...].<sup>1</sup>

Il faut prendre toute la mesure de cette mésalliance. On sait que l'écrivain en a fait un des thèmes essentiels de son œuvre, mais on n'a pas assez souligné combien la situation de l'héritier face à cette discordance originelle du monde natal était problématique<sup>2</sup>. La singularité de son double

1. Jérôme Garcin éd., *Le Dictionnaire. Littérature française contemporaine*, Paris, François Bourin, 1988, p. 401 (le texte de la notice est repris dans *CE*, p. LXIX-LXXI).
2. Cette étude prolonge celle d'Alastair B. Duncan, « Allées et venues familiales chez Claude Simon », *Claude Simon. Allées et venues*, Jean-Yves Laurichesse éd., Perpignan, Presses universitaires de Perpignan (Cahiers de l'Université de Perpignan, n°34), 2004, p. 171-181, qui envisage la bipolarité du monde parental simonien et la manière dont l'itinéraire du fils, dans *L'Acacia* en particulier, peut-être lu comme une conciliation des deux héritages (voir p. 176-178). Sur les autres aspects de la biographie parentale et familiale chez Claude Simon, voir : Celia Britton, « Claude Simon's generation game : the family and the text », *Claude Simon. New Directions*, Alastair B. Duncan éd., Édinburgh, Scottish Academic Press, 1985, p. 19-29 ; Lucien Dällenbach, *Claude Simon*, Paris, Seuil (Les Contemporains), 1988, en particulier le chapitre « Imaginaire parental », p. 53-68 ; Alexandre Dauge-Roth, « Autobiographie et biographie parentale dans *L'Acacia* », *Claude Simon*, 2. *L'Écriture du féminin/masculin*, Ralph Sarkonak éd., Paris, Lettres modernes (La Revue des lettres modernes), 1997, p. 127-152 ; Alastair B. Duncan, « Claude Simon : le projet autobiographique », *Revue des sciences humaines*, n°220, octobre-décembre 1990, p. 47-62 ; Claire de Ribaupierre, *Le Roman généalogique. Claude Simon et Georges Perec*, Bruxelles, La Part de l'œil (Théorie), 2002.

héritage pourrait bien éclairer, on en proposera ici l'hypothèse, les choix, attitudes, prises de position ou ajustements spontanés de Simon, de ses engagements d'homme à sa conception – et sa pratique – de l'écriture.

## Un cas d'hétérogamie

L'union des deux parents de Claude Simon est une rencontre, particulièrement improbable à l'époque, de deux univers que tout oppose. Dans *L'Accacia*, qui constitue, de l'aveu même de son auteur, la version la moins transposée de la biographie parentale, le mariage est évoqué comme un véritable défi à l'« ordre des choses » (A, p. 128). Cet ordre des choses est un ordre social : il s'agit du principe d'homogamie, stratégie matrimoniale de sélection des époux de même rang. On sait – les historiens et les sociologues de la famille le confirment – que l'homogamie est particulièrement forte aux deux extrêmes de l'échelle sociale, à chaque fois pour des raisons spécifiques. En bas de l'échelle, du côté populaire et paysan (le monde natal du père en l'occurrence), l'homogamie résulte de l'étroitesse du marché matrimonial. On se déplace peu, donc on épouse ses semblables les plus proches, jusqu'à la consanguinité : l'homogamie va de pair avec l'endogamie géographique. Du côté de l'aristocratie (le monde natal maternel), l'impératif patrimonial dicte les pratiques. Les prescriptions sont très fortes, l'homogamie étant la condition *sine qua non* de la transmission des positions sociales et des patrimoines des familles, donc de la pérennité du groupe. On n'hésite pas à aller chercher très loin pour unir deux personnes de même rang. L'homogamie va ici de pair avec l'exogamie. On comprend ainsi combien, en 1912, l'union élective, au rebours des prescriptions, de Suzanne Denamiel, issue de l'aristocratie foncière du Roussillon, descendante d'un général d'Empire, avec Antoine Simon, véritable miraculé social, entré à Saint-Cyr alors qu'il est fils d'un paysan du Jura sachant tout juste écrire, à une époque où les études supérieures concernaient à peine les cinq pour cent les plus favorisés d'une classe d'âge – on comprend, donc, que cette alliance ait pu faire figure de pratique dissidente et scandaleuse.

Pratique d'autant plus scandaleuse que la famille de la mère est une famille de petite noblesse, particulièrement sujette à l'angoisse du déclassement et d'autant plus vigilante quant aux stratégies matrimoniales – tout spécialement dans ces premières années du xx<sup>e</sup> siècle où les patrimoines fonciers commencent à perdre de leur valeur par rapport aux patrimoines industriels ou immobiliers urbains – là où une noblesse plus fortunée et/ou

### *La mésalliance parentale*

plus urbaine pouvait peut-être envisager l'hétérogamie avec moins d'effroi quant à la survie symbolique et objective du groupe.

À cela s'ajoute encore que, dans le cas des parents de Simon, c'est la femme de haute condition qui épouse un roturier, cas de figure peut-être encore plus transgressif que le mariage inverse, celui du prince et de la bergère, qui pourra, lui, s'autoriser dans l'imaginaire collectif d'une certaine tradition du récit édifiant et bénéficiera à ce titre d'une relative tolérance de la part de la *gens*. Le mariage d'une héritière avec un fils de paysan, non seulement implique la perte du nom mais en plus renvoie plutôt, dans le même imaginaire collectif, au dévergondage infâmant, comme l'atteste par exemple le scandale déclenché dans les années vingt par *L'Amant de Lady Chatterley*.

Une nuance doit pourtant être introduite : les historiens nous apprennent que l'hétérogamie est vécue par l'aristocratie d'une manière relativement moins traumatisante lorsque la dissidence est le fait d'une héritière que dans le cas d'une dissidence mâle. Car même si l'union de la princesse à un paysan compromet la transmission du nom, du titre et des biens, la famille peut estimer qu'une part de l'héritage est sauve dans la mesure où la mère, vouée par tradition à l'éducation des enfants, assure la transmission de la culture, des usages et des manières. On peut donc penser que, dans le cas de Claude Simon, les réflexes familiaux du monde maternel ont joué dans le sens d'une volonté renforcée d'inculquer par l'éducation les valeurs de la caste à l'enfant dont la généalogie était compromise du côté paternel.

### Ascétisme de trajectoire et ascétisme de position

Les parents viennent de deux mondes a priori totalement hétérogènes sinon incompatibles. Le couple forme un hybride social. Pour en revenir à *L'Acacia*, l'opposition des deux univers sociaux est évoquée par Simon lui-même avec une acuité sociologique qu'on n'a peut-être pas suffisamment relevée jusqu'ici – une acuité sans doute caractéristique des écrivains pourvus d'un double héritage : la situation de double appartenance ou de relative atopie sociale ne prédispose-t-elle pas à une certaine vigilance réflexive à l'égard des différences de classe, là où une condition plus monovalente irait plus facilement de pair avec un sens intuitif et non critique des convenances et des positionnements ?

On peut prendre la mesure de cette acuité sociologique de Simon en

empruntant à Pierre Bourdieu certaines des analyses qu'il proposait en 1979 dans *La Distinction*<sup>3</sup>. La description des ethos de classe, des habitus<sup>4</sup> et des styles de vie mise en place par Bourdieu a beau avoir été critiquée depuis par différents sociologues<sup>5</sup> pour son aspect stéréotypé, plusieurs de ces stéréotypes restent efficaces en première approche, surtout quand ils s'avèrent convergents avec la stéréotypie sociale qu'élabore Claude Simon de son côté dans son traitement romanesque des figures parentales. Deux catégories bourdieusiennes permettent de penser les différences entre le père et la mère, mais aussi – on le verra plus loin – de mieux comprendre la manière dont Claude Simon a pu « faire avec » l'héritage de cette discordance. Il s'agit, d'un côté, de la notion d'ethos aristocratique et, de l'autre, de celle d'ascétisme de trajectoire.

L'ascétisme de trajectoire est un ensemble de dispositions liées à une position dominée mais caractéristiques des individus en désir d'ascension sociale. Il implique la *différance* comme unique rapport au temps, c'est-à-dire le consentement à sacrifier le présent en vue d'une rémunération escomptée dans l'avenir<sup>6</sup>, et la *différence* comme unique rapport à soi, à savoir le dépassement et la transformation, le reniement plutôt que l'accomplissement. La figure du père, tel qu'il est décrit dans *L'Acacia*, en est un parfait exemple.

Rappelons les étapes de son parcours : fils de paysan, boursier prometteur remarqué par un maître d'école, il obtient son baccalauréat puis prépare le concours de Polytechnique. Ses sœurs aînées se sacrifient pour lui ménager les meilleures conditions de travail, mais un accident l'empêche de se présenter au concours prévu. Il réussira peu après celui de

3. Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit (Le sens commun), 1979.
4. Rappelons que l'habitus est le concept proposé par Bourdieu pour penser autrement que sous la forme de la causalité mécanique la relation entre conditions et positions sociales d'une part et pratiques, jugements, styles de vie d'autre part. Entre les contraintes exercées par les premières et les conduites effectives des individus, l'habitus est la manière dont chacun fait de nécessité vertu et tourne en revendication délibérée ce qu'il subit malgré lui. L'une des manifestations les plus probantes de cet habitus est par exemple le fait que les pratiques et les jugements ont tendance à survivre aux changements de position sociale (promotions, déclassements), une rémanence qui n'est pas de l'ordre de l'inertie passive mais relève au contraire de la fidélité revendiquée.
5. Voir par exemple Bernard Lahire, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte (Textes à l'appui), 2004.
6. Au point même, pour les individus concernés, de « trouver [leur] satisfaction dans l'effort lui-même et [d'] accepter comme argent comptant – c'est même le sens de toute leur existence – les satisfactions différées qui leur sont promises à leur sacrifice présent » (P. Bourdieu, *La Distinction, op. cit.*, p. 236).



Saint-Cyr, au prix d'un reniement de l'identité familiale, la famille Simon étant fondamentalement ennemie du sabre et du goupillon<sup>7</sup>; suivront deux années d'école que le personnage passera « pratiquement reclus, cloî-tré » (*A*, p. 74) dans un espace qui connote partout la mort; enfin, viendra l'épreuve des postes successifs dans les colonies aux « dures conditions » et aux « terrifiants climats » (p. 53), ultime étape du parcours, « quelque chose de comparable à ces ascèses monastiques et à ces inhumains exercices imposés aux novices » (p. 54). Le parcours du père, dicté par la volonté de réussite et d'excellence, porté par une tension vertueuse, est semé d'épreuves initiatiques et méritocratiques impliquant l'effort et la peine, l'acceptation tenace de la souffrance et des ordalies.

L'ethos aristocratique, à l'inverse, relève d'un monde marqué par la pérennité des essences, l'immobilisme conservateur et toutes les formes du détachement : l'écart par rapport à la nature, à l'urgence et à la nécessité, l'aisance, l'hédonisme, une certaine indifférence d'oisif ou d'esthète aux affaires du monde, bref cette « impassibilité par où se marque la hauteur »<sup>8</sup>. Ces dispositions aristocratiques comportent pourtant elles aussi une part d'ascétisme : non pas l'ascétisme d'ascension, mais, autre idéal-type bourdieusien, un ascétisme de position (haute en l'occurrence), caractérisé par une forme de retenue délibérée (par opposition à l'intempérance laxiste populaire et par opposition à l'ardeur crispée des individus en ascension), un sens de la réserve et de la restriction électorale (on choisit ses plaisirs, ses amis, ses occasions), une certaine raideur (jusqu'à celle du vêtement dont, historiquement, l'inconfort et le caractère antifonctionnel signifient l'appartenance à une classe non laborieuse), une certaine rigueur d'éducation et une sévérité des principes. Tel est, selon Bourdieu, le mixte de détente et de tension qui constitue la « manifestation absolue de l'excellence »<sup>9</sup>, la hauteur du rang et l'ancienneté dans le rang.

On retrouve tous ces traits dans la figure maternelle évoquée dans *L'Acacia*. Aisance et détachement : elle est « l'inaccessible princesse » (*A*, p. 127), « l'indolente et oisive sultane » (p. 217); passivité foncière, absence d'effort, d'engagement ou de calcul : « elle paraissait se borner à être là,

7. Le choix par Simon de la carrière militaire apparaît comme une véritable « apostasie » (*A*, p. 72) aux yeux de ses deux sœurs, qui narrent encore le souvenir d'un arrière-grand-oncle réfractaire à l'enrôlement lors des campagnes napoléoniennes (p. 70).

8. P. Bourdieu, *La Distinction*, *op. cit.*, p. 197.

9. *Ibid.*, p. 196.

confinée dans une inertie statique » (p. 120) ; impassibilité d'esthète : elle assiste aux spectacles d'opéra et de taumachie, « spectacles sanglants et cruels dont elle était friande » (p. 267), elle prend des photographies (p. 114 et *passim*). Du côté de la tension : « cette rigidité des principes dans lesquels elle avait été élevée, ce hautain orgueil de classe ou plutôt de caste » (p. 127), et toutes les images de l'enveloppe rigide, qu'il s'agisse du vêtement – les « robes-camisoles » (p. 118), « les sévères guimpes qui lui engonçaient le cou » (p. 143) – ou de la demeure familiale, décrite sur le même modèle de la forteresse et de l'enceinte contraignante.

## Situation de l'héritier

La biographie des parents retracée dans *L'Acacia* est donc marquée par cette opposition des milieux d'origine, et on pourrait faire l'hypothèse que tout le travail de l'écrivain vise précisément à concilier ces deux destins, à mettre en place un équivalent littéraire (imaginaire, poétique peut-être, mais en tout cas lisible) de ce qu'a pu être leur amour réel<sup>10</sup>. Reste que Simon se trouve, en tant qu'héritier, dans une situation complexe face à la dissonance parentale. Parce qu'il est fils unique, lui est interdite la solution la plus commode dans les cas d'hétérogénéité sociale du monde natal, à savoir le partage des rôles à l'intérieur de la fratrie, partage des rôles qui permet à des frères et sœurs, par le jeu des polarisations réactives et différentielles, d'assurer collectivement l'affiliation à l'hybride parental en évitant les trop fortes ambivalences individuelles : tel reprend plutôt le flambeau du père, tel autre plutôt celui de la mère, etc. L'enfant unique ne partage pas l'héritage, il doit assumer tout seul la dualité sociale de ses parents<sup>11</sup>.

Or aucun des deux héritages ne peut être entièrement assumé en raison de l'existence de l'autre, ce qui met l'héritier en situation de porte-à-faux vis-à-vis de chacun.

Ainsi par rapport à l'héritage maternel. D'un côté, on imagine facilement une fidélité nécessaire de Simon à la culture et aux dispositions

10. C'est le champ métaphorique lentement élaboré dans les romans antérieurs qui – à travers toutes les images de la gangue, de l'enceinte, de la chrysalide – permet d'unifier ces deux destins. Voir mon étude : *Lecture de "L'Acacia" de Claude Simon. L'imaginaire biographique*, Paris, Minard (Archives des lettres modernes), 1996, en particulier « Les destinées parentales », p. 37-67.

11. Voir Emmanuel Pasquier, « Romans des origines. L'enfant unique dans la littérature et dans les mythes », *L'Enfant unique. La mauvaise réputation*, Marie-Claude Tarnero-Pansart éd., Paris, Autrement (Mutations), 1999, p. 122-147.

acquises dès sa prime enfance. Celles-ci sont constitutives et structurantes, ayant fait l'objet d'une inculcation plutôt volontariste puisqu'il s'agissait, on l'a vu, d'un enjeu crucial pour la famille. Cette inculcation s'est en outre trouvée verrouillée par le décès précoce de la mère, qui conditionne chez l'orphelin une exigence de respect de l'affiliation. Mais par ailleurs, l'héritier Claude Simon est d'autant plus porté à remettre en cause les dispositions du monde maternel qu'il peut se représenter l'aspiration à l'ethos aristocratique, de la part du père, comme fatale : c'est parce qu'il a choisi la carrière militaire et parce qu'il est devenu capitaine que le père a rencontré sa future épouse, et c'est bien en tant qu'officier qu'il est l'un des premiers à mourir en août 1914.

Par rapport à l'héritage paternel, la situation de Simon est bien sûr différente en ce qu'il n'y a pas eu d'imprégnation objective directe. Mais la mort prématurée d'un père détermine un « inachèvement natal » dans l'identité du fils, si bien que les mérites du premier restent à l'horizon du second comme une exigence éthique majeure, une injonction muette – et sans doute en partie irréalisable – à ne pas *démériter*, surtout quand les hasards de l'histoire replacent ce fils, vingt-cinq ans plus tard, face à la même horreur guerrière que celle qu'a connue son père. Il s'agit peut-être aussi de réhabiliter voire de venger ce père au sein d'un monde maternel en partie responsable de (et peut-être secrètement réjoui par) sa disparition<sup>12</sup>. Mais par ailleurs, le fils est d'autant moins enclin à faire sien l'ascétisme paternel que celui-ci a mené le père à la mort. Le coup d'arrêt porté en août 1914 à un parcours tendu par les contraintes et les sacrifices, tout juste après le mariage qui en marquait l'aboutissement, avait de quoi dissuader le fils de toute velléité d'engagement analogue dans des épreuves sociales au long cours.

## Un habitus clivé

Aucun des deux héritages n'étant assumable en totalité compte tenu de l'existence de l'autre, Claude Simon n'a d'autre choix que d'opérer des

12. L'engagement en Espagne, tel que Simon l'évoque dans *Histoire*, peut être lu comme une tentative de marcher sur les traces de ce père – et, ce faisant, de détrôner celui-ci aux yeux de la mère. Mais l'épisode, qui commence sous la forme radicalisée du révolutionnarisme esthète, théâtralement sacrificiel, tourne au fiasco. Voir mon article : « *Histoire* de Claude Simon : l'aventure espagnole comme quête oedipienne », *Claude Simon*, 3. *Lectures d'"Histoire"*, Ralph Sarkonak éd., Paris, Minard Lettres modernes (La Revue des lettres modernes), 2000, p. 125-141.

dissociations à l'intérieur de chacun des deux legs parentaux : n'accueillir chacun qu'en partie, déplacer, reconvertir et recombinaison ces héritages partiels dans des solutions inédites, plus ou moins satisfaisantes et évolutives dans le temps, pour concilier autant que possible des traits antagonistes en les rendant complémentaires. Je reviens ici à l'hypothèse évoquée pour commencer, à savoir que ces recombinaisons/reconversions des constituants de l'hybride parental pourraient bien s'observer à tous les niveaux chez Claude Simon : hexis corporelle, style de vie et engagements de l'homme, stratégie d'émergence, prises de position et pratiques de l'écrivain... l'ensemble de ces facettes constituant un tout dynamique en constante évolution.

À défaut d'une étude d'ensemble, impossible ici, voici quelques pistes et suggestions à l'appui de cette hypothèse.

Une des manifestations les plus évidentes de l'habitus clivé est sans doute la posture du dilettante autodidacte régulièrement revendiquée par Claude Simon. Il expliquait par exemple, en 1989 :

Ma culture est pratiquement celle d'un autodidacte. [...] Je suis presque inculte ; j'ai le bachot, c'est tout. Mon tuteur m'emmenait le dimanche au Louvre, et dans ma famille maternelle on faisait beaucoup de musique. Ce sont les seules bases culturelles que j'avais reçues. Le reste, je l'ai découvert par moi-même au cours de cette espèce de vie de dilettante et de paresse.<sup>13</sup>

Deux remarques s'imposent ici. Premièrement, en se décrivant à la fois comme autodidacte et dilettante, Claude Simon se démarque de la figure *petite-bourgeoise* de l'autodidacte. La culture de l'autodidacte petit-bourgeois (qu'on songe aux modèles du genre : Bouvard et Pécuchet) reste marquée du sérieux angoissé de son acquisition, du désir acharné d'apprendre et de l'avidité d'accumuler qui tiennent chez lui, comme l'explique Bourdieu, au complexe du non-diplômé : « victime par défaut du titre scolaire, l'autodidacte ignore le droit d'ignorer que confèrent les brevets de savoirs »<sup>14</sup>. Protester d'une certaine nonchalance permet à Simon de se maintenir à distance de l'ethos petit-bourgeois, incompatible avec l'un et l'autre des modèles parentaux.

Cette posture du dilettante autodidacte permet bien plutôt, deuxième observation, de concilier en partie les deux héritages. Voici comment. Elle autorise d'abord une dissociation à l'intérieur de l'héritage maternel. Le

13. Claude Simon / Marianne Alphant, « Et à quoi bon inventer ? », *Libération*, 31 août 1989, p. 24-25.

14. P. Bourdieu, *La Distinction*, *op. cit.*, p. 379.

dilettantisme n'est possible qu'à la faveur de l'héritage économique (la rente foncière, impliquant de ne pas avoir à travailler pour vivre), qui sera, lui, tout à fait assumé. D'un autre côté, les protestations d'autoformation sont une manière d'afficher le refus de l'héritage symbolique et culturel, qui sera, lui, toujours tenu à distance par une attitude volontiers désinvolte, critique ou antiacadémique vis-à-vis de la culture légitime – et, dans l'œuvre elle-même, par la satire régulière des réceptions familiales, les traits contre les fils de bonne famille (cousins, camarades du lycée Stanislas), ou plus largement la trivialisation burlesque de toute forme de mondanité (exemple parmi d'autres : l'évocation, dans *Le Jardin des Plantes*, de la représentation du *Désir attrapé par la queue* de Picasso chez les époux Leiris sous l'Occupation<sup>15</sup>). Autant de manières de maintenir l'appartenance au monde maternel tout en s'en démarquant<sup>16</sup>.

Que Simon se présente comme un oisif du point de vue social va contre l'exigence d'ascétisme méritocratique héritée du père. Mais cet autre héritage n'est pas refusé, il est simplement transposé du domaine social au domaine littéraire, à travers un discours insistant sur le labeur de l'écrivain, une réhabilitation de la valeur travail dans le champ des lettres et un éloge de l'artiste en artisan<sup>17</sup>. Dans des termes qui pourraient être ceux de Bourdieu dans *Les Règles de l'art*<sup>18</sup>, Simon dénonce régulièrement les représentations charismatiques de la littérature, s'oppose à la notion d'inspiration et à toute forme d'innéisme de la créativité ; il rejette l'image de l'écrivain comme membre sans mérite d'« une caste d'élus » : il n'est pas de ces auteurs pour qui « comme autrefois pour les membres de la noblesse, [le travail] est considéré comme infamant, dégradant » (*DS*, p. 14). La valorisation de l'écriture comme pratique laborieuse contre une vision « noble » ou nobiliaire du talent fonctionne comme un hommage au père : c'est la réalisation dans le champ littéraire de ce qu'était l'ascèse vertueuse dans le champ social. De même que son père est passé de la terre battue du Jura au rang de capitaine d'infanterie de marine, de même Simon entend être

15. *JP*, *CE*, p. 1151-1154.

16. On notera que, même dans le domaine socioéconomique, la fidélité au monde maternel est restée limitée : s'il a toujours assumé sa position de rentier, Simon s'est toujours gardé de poser en aristocrate ou en grand bourgeois, en mondain ou en hobereau retiré.

17. Voir en particulier le *Discours de Stockholm*, et les nombreuses déclarations convergentes de Simon lors d'entretiens : « [...] il me semble que ce côté laborieux et artisanal du travail a une certaine noblesse... » (Claude Simon / Lucien Dällenbach, « Attaques et stimuli », dans Lucien Dällenbach, *Claude Simon*, Paris, Seuil [Les Contemporains], 1988, p. 171).

18. Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil (Libre examen), 1992.

reconnu comme écrivain du seul fait de son travail et affirme ne rien devoir au berceau : « Je pense qu'à peu près n'importe qui peut faire aussi bien que moi »<sup>19</sup>. On n'imagine pas un Des Forêts ou un Klossowski défendre la même éthique du labeur. Dans une attitude symptomatique de l'habitus clivé, la position sociale de rentier, directement liée à l'héritage aristocratique maternel, n'est assumée qu'à la faveur d'une position artistique présentée comme celle d'un *self-made-man*, hommage aux vertus méritocratiques du père. (De plus, détail intéressant, ce choix de la littérature qui a permis à Simon de réengager l'ethos paternel, lui a été possible à la faveur de l'ethos maternel : « être écrivain » était de l'ordre des ambitions accessibles dans le monde maternel, monde tourné vers l'esthétisation du mode de vie et vers les pratiques artistiques<sup>20</sup>.)

On retrouverait des ambivalences analogues dans l'attitude de l'écrivain vis-à-vis des lecteurs. D'un côté, Simon proteste de son indifférence à leur égard et, de fait, sursélectionne son public. Il peut d'autant plus facilement se le permettre qu'il ne compte pas sur les ventes de ses livres pour vivre – et il retire de cette indifférence au succès un surcroît de légitimité artistique, conformément aux principes de l'avant-gardisme et des productions restreintes. Ces choix peuvent être rangés du côté de l'héritage aristocratique. Mais par ailleurs, Simon proteste régulièrement de son accessibilité : ses livres, explique-t-il, sont compréhensibles par tout lecteur parvenu comme lui au niveau du baccalauréat. Simon ne joue pas le resserrement hermétique, parie sur une intelligibilité maximale de son texte et se range du côté d'un idéal méritocratique de la lecture, en assurant que tous les efforts dans ce domaine seront récompensés : nouvelle transposition de l'héritage paternel.

Il faudrait montrer plus largement que tous les choix de positionnement de Simon dans le champ littéraire ressortissent au même habitus clivé. Ils relèvent d'ajustements aux circonstances qui sont autant de solutions provisoires aux problèmes d'héritages incompatibles, d'affiliations imparfaites, asymétriques ou conflictuelles au pôle maternel et au pôle paternel. Au-delà du choix de l'avant-gardisme contre l'académisme, évoqué plus haut, le positionnement de Simon par rapport à Sartre<sup>21</sup>, ses divergences avec Robbe-Grillet ou d'autres contemporains, ses prises de

19. Claude Simon / Jean-Claude Lebrun, « Parvenir peu à peu à écrire difficilement », *L'Humanité*, 13 mars 1998, p. 3.

20. Voir l'article de Jean-Yves Laurichesse, « L'héritage provincial de Claude Simon », p. 27.

21. Voir les *Cahiers Claude Simon*, n° 3, 2007.

position dans les débats et la vie intellectuelle de son temps et par rapport aux références littéraires du moment<sup>22</sup> portent la marque de la mésalliance originelle.

## Atopie et ambivalences de l'écriture

Les options d'écriture, enfin, relèvent des mêmes enjeux. Simon refuse par exemple les traits de style connotant l'élégance aristocratique ou la préciosité, tels qu'on peut les trouver à la même époque chez Leiris, Bataille, Klossowski, Des Forêts ou Robbe-Grillet ; mais il évite tout autant (hors des cas explicites de rupture énonciative) les stylèmes populistes et faubouriens légitimés dans la littérature française au moins depuis Céline. Si du reste Simon marque souvent ses distances à l'égard de la littérature française, hormis la référence à Proust, c'est peut-être parce qu'il lui est difficile de se situer dans cette opposition sociale des registres qui, pour des raisons historiques, caractérise depuis longtemps la tradition littéraire nationale ; la référence à des modèles étrangers (Faulkner, Kafka, Conrad) est sans doute pour lui une manière d'échapper à cette polarité.

Double refus, mais aussi double annexion. La phrase de Claude Simon transpose par son rythme et sa syntaxe l'idéal de labeur hérité du père. Elle progresse, opiniâtre, en reculant sans cesse l'horizon de sa clôture, elle valorise l'effort, évite la pose au double sens d'arrêt et d'autosatisfaction. À l'image des deux sœurs de *L'Acacia* travaillant « comme des mules » (A, p. 66), assurant les corvées paysannes en plus de leur métier d'institutrices dans un dévouement obstiné à leur jeune frère prometteur, la phrase ne relève pas la tête, elle travaille sans relâche, sans désir de prouesse, sans contentement ni préciosité : cette phrase, à sa manière, est un hommage aux mules.

Mais cette phrase laborieuse est tout aussi marquée par une certaine impassibilité, une tranquille assurance, un détachement bien caractéristique de l'ethos aristocratique. Le regard simonien, même s'il ne lâche jamais son objet, reste en retrait. La voix refuse l'épanchement, l'affect reste en creux. Les effets de sourdine désamorcent les effets d'emphase. On pense alors au personnage de la mère assistant en silence aux mises à

22. Il serait par exemple intéressant d'observer les déclarations de Simon à propos de Sade, qui le mettent totalement hors-jeu par rapport à bon nombre de ses contemporains : à une époque où Sade est la vache sacrée de l'avant-gardisme germanopratin, Simon considère le divin marquis comme un auteur de romans à message à peine moins ennuyeux

mort des taureaux dans l'arène : son visage reste inexpressif, entre assurance et réserve, attention et détachement.

Une voix exclusivement subjective et pourtant sans locuteur assignable, un regard fasciné mais impersonnel, un être-au-monde simultanément détaché et obstiné, voilà, me semble-t-il, la solution esthétique et stylistique peu à peu inventée par Claude Simon dans sa situation d'héritier hybride. Ce n'est peut-être pas un hasard si tout ce que nous retenons de plus caractéristique de l'écrivain, du rythme de ses phrases à sa vision du monde, se met en place avec *Le Vent* : centré sur un personnage qui incarne aussi bien l'obstination têtue que l'absence somnambulique – Montès, le photographe « venu régler une question d'héritage »<sup>23</sup> suite au décès d'un père inconnu – le roman de 1957 est l'histoire d'un héritier problématique.

---

qu'André Malraux... Voir par exemple Claude Simon / Claire Paulhan, « J'ai essayé la peinture, la révolution, puis l'écriture », *Les Nouvelles littéraires*, n° 2922, 15-21 mars 1984, p. 42.

23. Claude Simon, « Note sur *Le Vent* » (rédigée en octobre 2002), *CE*, p. 1203.







## Table

Introduction <i>Paul Dirks et Pascal Mougin</i>	II
--	----

— PREMIÈRE PARTIE —

### Les ambitions accessibles

L'héritage provincial de Claude Simon <i>Jean-Yves Laurichesse</i>	27
La mésalliance parentale <i>Pascal Mougin</i>	41
Entrée trichée : à propos du premier roman de Claude Simon <i>Marie-Odile André</i>	53

— DEUXIÈME PARTIE —

### Positionnements

Claude Simon et le roman « nouveau » <i>Katerine Gosselin</i>	69
Correspondance/correspondances : littérature, peinture <i>Michel Bertrand</i>	87
L'humanisme en question chez Claude Simon <i>Cécile Yapaudjian-Labat</i>	103

— TROISIÈME PARTIE —

La question sociale et politique

Diégèses, palimpsestes, discours : dimensions et statuts du politique chez Claude Simon <i>Patrick Rebollar</i>	119
La figure de la domestique chez Claude Simon <i>Nathalie Piégay-Gros</i>	133
L'autre moitié de l'orange, la guerre cinquante ans après <i>Michèle Touret</i>	143

— QUATRIÈME PARTIE —

L'écrivain dans son œuvre

Texte et contexte : perspectives esthétiques. L'exemple du <i>Jardin des Plantes</i> <i>Yona Hanbart-Marmor</i>	163
Claude Simon : antinomie et corps écrivain <i>Paul Dirks</i>	179
Index	199

## Claude Simon : situations

Qu'une œuvre transpose ou transforme les données empiriques, qu'elle les déplace ou les occulte, qu'elle les excède ou les transfigure, elle vaut d'être étudiée en relation avec ses conditions concrètes de possibilité. Les romans de Claude Simon sont abordés ici à la lumière de l'histoire littéraire, de l'histoire culturelle et de la sociologie de la littérature, qui renouvellent l'approche d'un auteur majeur, Prix Nobel de littérature en 1985. Les choix d'écriture ou les ajustements spontanés de l'écrivain font sens par rapport au système des contraintes et des motivations où ils s'opèrent, en l'occurrence l'ensemble des possibles esthétiques et éthiques du contexte littéraire, artistique, intellectuel et politique de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle.

Prix : 23 euros

ISBN : 978-2-84788-302-2



9 782847 883022